



**Revue Internationale de Langue,
Littérature, Culture et Civilisation**

Actes du colloque international

**Vol. 3, N°1, 25 février 2023
ISSN : 2709-5487**

Revue Internationale de Langue, Littérature, Culture et Civilisation

Actes du colloque international sur le thème :

« L'intégration, la libre circulation des personnes et des biens
et les défis contemporains de paix durable dans l'espace
CEDEAO »

*"Integration, Free Movement of People and Goods and the Challenges of
Contemporary Peace in ECOWAS Zone"*

Revue annuelle multilingue
Multilingual Annual Journal

www.nyougam.com
ISSN : 2709-5487
E-ISSN : 2709-5495
Lomé-TOGO

Revue Internationale de Langue, Littérature, Culture et Civilisation

Directeur de publication : Professeur Ataféi PEWISSI

Directeur de rédaction : Monsieur Paméssou WALLA (MC)

Directeur adjoint de rédaction : Professeur Mafobatchie NANTOB

Comité scientifique

Professeur Komla Messan NUBUKPO, Université de Lomé,
Professeur Léonard KOUSSOUHON, Université Abomey-Calavi,
Professeur Issa TAKASSI, Université de Lomé,
Professeur Yaovi AKAKPO, Université de Lomé,
Professeur Koffi ANYIDOHO, University of Legon,
Professeur Augustin AINAMON, Université d'Abomey-Calavi,
Professeur Essoham ASSIMA-KPATCHA, Université de Lomé,
Professeur Abou NAPON, Université de Ouagadougou,
Professeur Martin Dossou GBENOUGA, Université de Lomé,
Professeur Kossi AFELI, Université de Lomé,
Professeur Kazaro TASSOU, Université de Lomé,
Professeur Méterwa A. OURSO, Université de Lomé.

Comité de lecture

Professeur Ataféi PEWISSI, Université de Lomé,
Professeur Komlan Essowè ESSIZEWA, Université de Lomé,
Professeur Ameyo AWUKU, Université de Lomé,
Professeur Laure-Clémence CAPO-CHICHI, Université Abomey-Calavi,
Professeur Dotsè YIGBE, Université de Lomé,
Professeur Koutchoukalo TCHASSIM, Université de Lomé,
Professeur Minlipe Martin GANGUE, Université de Lomé,
Professeur Essohanam BATCHANA, Université de Lomé,
Professeur Didier AMELA, Université de Lomé,
Professeur Vamara KONE, Université Alassane Ouattara de Bouaké,
Professeur Akila AHOULI, Université de Lomé,
Professeur Gbati NAPO, Université de Lomé,
Professeur Innocent KOUTCHADE, Université d'Abomey-Calavi,
Professeur Tchaa PALI, Université de Kara,
Monsieur Komi KPATCHA, Maître de Conférences, Université de Kara,
Monsieur Ayaovi Xolali MOUMOUNI-AGBOKE, Maître de Conférences
Université de Lomé,
Monsieur Damlègue LARE, Maître de Conférences Université de Lomé,
Monsieur Paméssou WALLA, Maître de Conférences Université de Lomé.

Secrétariat

Dr Komi BAFANA (MA), Dr Atsou MENSAH (MA), Dr Hodabalou ANATE (MA), Dr Akponi TARNO (A), Dr Eyanawa TCHEKI.

Infographie & Montage

Dr Aminou Idjadi KOUROUPARA

Contacts : (+228) 90284891/91643242/92411793

Email : larellicca2017@gmail.com

© LaReLLiCCA, 25 février 2023

ISSN : 2709-5487

Tous droits réservés

Editorial

La *Revue Internationale de Langue, Littérature, Culture et Civilisation* (RILLiCC) est une revue à comité de lecture en phase d'indexation recommandée par le Conseil Africain et Malgache pour l'Enseignement Supérieur (CAMES). Elle est la revue du Laboratoire de Recherche en Langues, Littérature, Culture et Civilisation Anglophones (LaReLLiCCA) dont elle publie les résultats des recherches en lien avec la recherche et la pédagogie sur des orientations innovantes et stimulantes à la vie et vision améliorées de l'académie et de la société. La revue accepte les textes qui cadrent avec des enjeux épistémologiques et des problématiques actuels pour être au rendez-vous de la contribution à la résolution des problèmes contemporains.

RILLiCC met en éveil son lectorat par rapport aux défis académiques et sociaux qui se posent en Afrique et dans le monde en matière de science littéraire et des crises éthiques. Il est établi que les difficultés du vivre-ensemble sont fondées sur le radicalisme et l'extrémisme violents. En effet, ces crises et manifestations ne sont que des effets des causes cachées dans l'imaginaire qu'il faut (re)modeler au grand bonheur collectif. Comme il convient de le noter ici, un grand défi se pose aux chercheurs qui se doivent aujourd'hui d'être conscients que la science littéraire n'est pas rétribuée à sa juste valeur quand elle se voit habillée sous leurs yeux du mythe d'Albatros ou d'un cymbale sonore. L'idée qui se cache malheureusement derrière cette mythologie est que la littérature ne semble pas contribuer efficacement à la résolution des problèmes de société comme les sciences exactes. Dire que la recherche a une valeur est une chose, le prouver en est une autre. La *Revue Internationale de Langue, Littérature, Culture et Civilisation* à travers les activités du LaReLLiCCA entend faire bénéficier à son lectorat et à sa société cible, les retombées d'une recherche appliquée.

Le comité spécialisé « Lettres et Sciences Humaines » du Conseil Africain et Malgache pour l'Enseignement Supérieur (CAMES) recommande l'utilisation harmonisée des styles de rédaction et la présente revue s'inscrit dans cette logique directrice en adoptant le style APA.

L'orientation éditoriale de cette revue inscrit les résultats pragmatiques et novateurs des recherches sur fond social de médiation, d'inclusion et de réciprocité qui permettent de maîtriser les racines du mal et réaliser les objectifs du développement durable déclencheurs de paix partagée.

Lomé, le 20 octobre 2020.

Le directeur de publication,

Professeur Ataféï PEWISSI,

Directeur du Laboratoire de Recherche en Langues, Littérature, Culture et Civilisation Anglophones (LaReLLiCCA), Faculté des Lettres, Langues et Arts, Université de Lomé.
Tél : (+228) 90284891, e-mail : sapewissi@yahoo.com

Ligne éditoriale

Volume : La taille du manuscrit est comprise entre 4500 et 6000 mots.
Format: papier A4, Police: Times New Roman, Taille: 11,5, Interligne 1,15.

Ordre logique du texte

Un article doit être un tout cohérent. Les différents éléments de la structure doivent faire un tout cohérent avec le titre. Ainsi, tout texte soumis pour publication doit comporter:

- un titre en caractère d'imprimerie ; il doit être expressif et d'actualité, et ne doit pas excéder 24 mots ;
- un résumé en anglais-français, anglais-allemand, ou anglais-espagnol selon la langue utilisée pour rédiger l'article. Se limiter exclusivement à objectif/problématique, cadre théorique et méthodologique, et résultats. Aucun de ces résumés ne devra dépasser 150 mots ;
- des mots clés en français, en anglais, en allemand et en espagnol : entre 5 et 7 mots clés ;
- une introduction (un aperçu historique sur le sujet ou revue de la littérature en bref, une problématique, un cadre théorique et méthodologique, et une structure du travail) en 600 mots au maximum ;
- un développement dont les différents axes sont titrés. Il n'est autorisé que trois niveaux de titres. Pour le titrage, il est vivement recommandé d'utiliser les chiffres arabes ; les titres alphabétiques et alphanumériques ne sont pas acceptés ;
- une conclusion (rappel de la problématique, résumé très bref du travail réalisé, résultats obtenus, implémentation) en 400 mots au maximum ;
- liste des références : par ordre alphabétique des noms de familles des auteurs cités.

Références

Il n'est fait mention dans la liste de références que des sources effectivement utilisées (citées, paraphrasées, résumées) dans le texte de l'auteur. Pour leur présentation, la norme American Psychological Association (APA) ou références intégrées est exigée de tous les auteurs qui veulent faire publier leur texte dans la revue. Il est fait exigence aux auteurs de n'utiliser que la seule norme dans leur texte. Pour en savoir

plus, consultez ces normes sur Internet.

Présentation des notes référencées

Le comité de rédaction exige APA (Auteur, année : page). L'utilisation des notes de bas de pages n'intervient qu'à des fins d'explication complémentaire. La présentation des références en style métissé est formellement interdite.

La gestion des citations :

Longues citations : Les citations de plus de quarante (40) mots sont considérées comme longues ; elles doivent être mises en retrait dans le texte en interligne simple.

Les citations courtes : les citations d'un (1) à quarante (40) mots sont considérées comme courtes ; elles sont mises entre guillemets et intégrées au texte de l'auteur.

Résumé :

- ✓ Pour Pewissi (2017), le Womanisme transcende les cloisons du genre.
- ✓ Ourso (2013:12) trouve les voyelles qui débordent le cadre circonscrit comme des voyelles récalcitrantes.

Résumé ou paraphrase :

- ✓ Ourso (2013: 12) trouve les voyelles qui débordent le cadre circonscrit comme des voyelles récalcitrantes.

Exemple de référence

Pour un livre

Collin, H. P. (1988). *Dictionary of Government and Politics*. UK: Peter Collin Publishing.

Pour un article tiré d'un ouvrage collectif

Gill, W. (1998/1990). "Writing and Language: Making the Silence Speak." In Sheila Ruth, *Issues in Feminism: An Introduction to Women's Studies*. London: Mayfield Publishing Company, Fourth Edition. Pp. 151-176.

Utilisation de Ibid., op. cit, sic entre autres

Ibidem (Ibid.) intervient à partir de la deuxième note d'une référence

source citée. Ibid. est suivi du numéro de page si elle est différente de référence mère dont elle est consécutive. Exemple : *ibid.*, ou *ibidem*, p. x. **Op. cit.** signifie 'la source pré-citée'. Il est utilisé quand, au lieu de deux références consécutives, une ou plusieurs sources sont intercalées. En ce moment, la deuxième des références consécutives exige l'usage de *op. cit.* suivi de la page si cette dernière diffère de la précédente.

Typographie

-La *Revue Internationale de Langue, Littérature, Culture et Civilisation* interdit tout soulignement et toute mise en gras des caractères ou des portions de textes.

-Les auteurs doivent respecter la typographie choisie concernant la ponctuation, les abréviations...

Tableaux, schémas et illustrations

Pour les textes contenant les tableaux, il est demandé aux auteurs de les numéroter en chiffres romains selon l'ordre de leur apparition dans le texte. Chaque tableau devra comporter un titre précis et une source propre. Par contre, les schémas et illustrations devront être numérotés en chiffres arabes et dans l'ordre d'apparition dans le texte.

La largeur des tableaux intégrés au travail doit être 10 cm maximum, format A4, orientation portrait.

Instruction et acceptation d'article

A partir du volume 2 de la présente édition, les dates de réception et d'acceptation des textes sont marquées, au niveau de chaque article. Deux (02) à trois (03) instructions sont obligatoires pour plus d'assurance de qualité.

Sommaire

Littérature -----	1
Art éducatif et cohésion sociale : quand l’artiste devient, dans une perspective marxo-benjaminienne, un médiateur de paix	
Barthélémy Brou KOFFI & Fulgence Kouakou KOUADIO-----	3
La problématique de l’éducation en Afrique noire : quelles stratégies pour une approche de qualité au service des communautés et de la paix ?	
Mafiani N’Da KOUADIO -----	17
Mauvaise gouvernance comme menace à la paix durable : Une analyse du Roman <i>Muzungu</i> de Christoph Nix	
Boaméman DOUTI -----	35
Transpoétique et culture de la paix dans <i>Côte de Paix</i> de Dorgelès Houessou	
Jean Marius EHUI & Carlos SÉKA -----	55
The Media and the Socio-Political Polarisation in Andrew Marr’s <i>Head of State</i>	
Ténéna Mamadou SILUE -----	73
Exploring Conflict Resolution in Tsitsi Dangarembga’s <i>Nervous Conditions</i> and <i>The Book of Not</i>	
Yao Cebastien KOMENAN -----	89
Nouvelles et résolution des crises sociales en Afrique	
Komi KPATCHA & Adamou KANTAGBA-----	105
Rethinking Cultural Differences in Selasi’s <i>Ghana Must Go</i>	
Koffi Noël BRINDOU -----	125
Gentrification, Gender and the Challenges of Community Dialogue for Sustainable Peace in Toni Morrison's <i>Sula</i> and Cleyvis Natera's <i>Neruda on the Park</i>	
Selay Marius KOUASSI -----	147
Les paradoxes de l’église dans <i>Réquiem por un campesino español</i> de Ramon Sender	
Madéla Seyram BOUKARI-----	167
Body of Difference and of Desire in Barbara Chase-Riboud’s <i>Hottentot Venus</i> (2003)	
Alphonsine Ahou N’GUESSAN -----	185
Eternalism and Crisis of Identity in Yvonne Vera’s <i>Without a Name</i>	
Kemealo ADOKI-----	207
The Attempt of Irredentism in Mali: Root Causes, Features and Perspectives	
Talagbé EDAH -----	223

Linguistique -----	241
Langage fiscal en langue maternelle du contribuable et paix durable: cas de l'agni en Côte d'Ivoire Munseu Alida HOUMEGA-GOZE & Rose-Christiane AMAH ORELIE -----	243
Les emprunts comme phénomènes d'intégration linguistique en ajagbe Dovi YELOU -----	259
La parenté à plaisanterie en pays kabiyè : de la dimension littéraire aux implications sociales Yao TCHENDO -----	279
Gouvernance et culture, les fondements d'une paix durable au Burkina Faso Babou DAILA -----	297
La parenté linguistique, un argument en faveur du dialogue intercommunautaire Essobozowè AWIZOBA -----	313
Géographie -----	329
Marchés à bétail et cadre de vie des populations à Abidjan Thomas GOZE -----	331

LITTERATURE

Nouvelles et résolution des crises sociales en Afrique

Komi KPATCHA

Université de Kara, Togo
kosimon2011@gmail.com

&

Adamou KANTAGBA

Université Nazi BONI, Burkina Faso
barbededelimam@gmail.com

Reçu le : 05/12/2022 Accepté le : 17/02/2023 Publié le : 25/02/2023

Résumé

Dans la préface à *l'Exil d'Albouri* (1985) de Aliou Cheik Ndao, Bakary Traoré écrit fort à propos que l'art pour l'art est une vue de l'esprit et qu'il n'y a pas d'art asocial. Tout art a une fonction sociale, surtout dans le contexte africain. C'est cet axiome qui fonde la présente réflexion qui, à travers l'exégèse de la diégèse d'un certain nombre de nouvelles africaines, sous l'angle de la narratologie, vise non seulement à rendre compte de la prise en charge, par le discours littéraire, de la problématique des crises sociales en Afrique, mais aussi et surtout de leur contribution à leur résolution. Quelle typologie des crises sociales dans les nouvelles ? Quelles solutions les novellistes suggèrent-ils pour leur résolution ? Telles sont les interrogations qui articulent notre réflexion.

Mots clés : Nouvelle, crises, société, Afrique, narratologie.

Abstract:

In the preface to Aliou Cheik Ndao's *L'Exil d'Albouri* (1985), Bakary Traoré rightly discloses that art for art's sake is an illusion and that there is no such thing as asocial art. All art has a social function, especially in the African context. This axiom is the basis of the present study which, through the exegesis of the diegesis of a certain number of African short stories from the point of view of narratology, aims not only to give an account of the assumption of responsibility by the literary discourse of the problematic of social crises in Africa, but also and above all of their contribution to their resolution. What typology of social crises do the short stories use? What solutions do short story writers suggest for their resolution? These questions are the focus of this research work.

Keywords: Novelette, crises, society, Africa, narratology.

Introduction

Du latin médiéval *crisis*, le vocable crise relève *stricto sensus*, sur le plan étymologique, du domaine médical. Précisément, dans la première signification qu'en donne *Le Robert* (2012 : 466), la crise renvoie à une « manifestation brutale d'une maladie ou aggravation brusque d'un état chronique ». Les exemples pratiques, issus de la médecine, viennent illustrer ces définitions théoriques : crise d'appendice, crise d'asthme, etc. Puis, par extension et par dénotation, le mot a débordé le champ médical pour désigner la phase périlleuse, le moment critique dans la vie d'un individu ou d'une société.⁶

Depuis la vague des indépendances jusqu'aujourd'hui, l'Afrique fait face à des crises à la fois exogènes et endogènes. Sur le plan extérieur, la convoitise des matières premières et énergétiques a maintenu une pression constante sur la gouvernance des Etats africains. Sur le plan interne, les pouvoirs décriés, les oppositions mal structurées et les tensions inter-ethniques contribuent malheureusement à nourrir des crises, dont le versant social est la face hideuse de cet échec existentiel. Devant l'urgence des solutions pour une paix durable, une approche holistique s'impose. D'où le questionnement sur la contribution de la littérature à la réflexion générale, étant donné surtout sa capacité d'anticipation sur les préoccupations concernant la condition humaine.

Ce sont les crises sociales, dans le contexte singulier de la Communauté Economique des Etats de l'Afrique de l'Ouest (CEDEAO), qui intéressent le présent travail. Sont-elles prises en charge par le discours littéraire africain, notamment par la nouvelle ? Quelles réponses y sont suggérées par les nouvellistes ? La narratologie, sur le plan épistémologique, nous servira de balise théorique dans cette exploration de la contribution de la nouvelle à la résolution des crises dans l'espace CEDEAO. Après avoir clarifié les concepts, nous allons décliner successivement les crises environnementales des valeurs morales et sécuritaires pour en dégager les impacts directs sur la population.

⁶ Ainsi distingue-t-on, à l'échelle individuelle ou collective, toute une typologie de crises : crise d'adolescence, crise migratoire, crise politique, crise économique, crise des *subprimes*, crise des vocations, crise environnementale, crise des valeurs morales, crise sécuritaire, etc.

1. Clarification conceptuelle

Dakouo (2011 : 34-35) pose la question rhétorique ci-après :

Est-il raisonnable, par exemple, de réduire le sport à sa seule dimension ludique, en excluant sa dimension de 'pratique sociale' qui implique des acteurs (dirigeants de fédérations ou de clubs, entraîneurs, joueurs, arbitres, publics, etc.), des équipements (stades, matériel sportif, etc.), des temporalités (matches diurnes ou nocturnes), qui impliquent aussi des facteurs culturels, économiques, politiques (on parle bien de culture sportive, d'économie du sport et de politique sportive !) etc. ?

Cette « fausse » interrogation, essentiellement rhétorique, avons-nous précisé, lui permet, en établissant un parallèle (champ sportif/champ littéraire), de souligner l'absurdité à vouloir réduire la littérature à ses aspects esthétiques et esthétisants : autant on ne peut réduire le sport (football, basketball, cyclisme, etc.) à sa « seule dimension ludique », autant on ne saurait limiter la littérature (poésie, roman, nouvelle, etc.) uniquement aux questions esthétiques. Dans sa préface à l'ouvrage critique, *Les Secrets des sorciers noirs* (2013) de Ouattara, dont le titre est une parodie de l'ouvrage d'ethnologie de Dim Delobsom (1934), Dakouo (2013 : 14) se fait plus explicite : « Il est lucide et salutaire de ne pas enfermer le texte littéraire dans sa seule dimension "esthète et fictionnelle" mais d'y voir plutôt une enquête sur la condition humaine. »

Dans ce sens, et à l'antipode des Parnassiens et autres Nouveaux Romanciers français (Gauthier, Butor, etc.), les œuvres des écrivains africains (Maran, Bâ, etc.) sont caractérisées par leur ancrage social et culturel, donc orientées sur l'homme noir et sur sa condition d'être au monde. Ainsi, la poésie de la Négritude des années 30, qu'elle soit césairienne, senghorienne ou damassienne, est-elle une sorte de « défense et illustration » de l'identité nègre, pour reprendre l'adjectif usité jadis. La prose africaine des années 50, émanation de la situation coloniale, avait essentiellement une double vocation selon Césaire (1959 : 117) : « hâter la *décolonisation* » et « préparer la bonne *décolonisation* ». Bédi et Oyono sont de cette veine. La désillusion qui accompagna les « soleils des indépendances » se traduit, en littérature africaine, par ce que de

nombreux critiques dont Chevrier (2002 : 110) appelèrent l'écriture du « désenchantement » dont Fantouré, Kourouma, Tansi sont des représentants illustres.

Les plumes contemporaines africaines perpétuent cette longue tradition de littérature inscrite au cœur du social. Dans une perspective toute sartrienne (1948), l'on parlerait d'« engagement » ou de « littérature engagée ». Parlant, par exemple, d'Ali el Douâji, l'un des plus grands nouvellistes tunisiens, c'est cet ancrage social de ses nouvelles que Alemjdjrodo (1994 : 3) met en avant : « Son œuvre [Ali el Douâji] [...] est le modèle d'une critique sociale acerbe qui allie la densité à l'ironie et à la veine populaire. » On se rappelle le génocide rwandais avec le projet « Ecrire par devoir de mémoire » auquel ont pris part des figures majeures des lettres africaines (Diop, Lamko, Ilboudo, Tadjou) dans l'espoir d'un « plus jamais ça ».

C'est dans cette perspective, où l'art autotélique est une vue de l'esprit, les exemples ci-dessus en témoignent amplement, que nous nous proposons de scruter, dans la contemporanéité – entendu au sens de Temps modernes – africaine, le « reflet » des crises sociales auxquelles font face les communautés humaines non pas dans la littérature africaine en général, mais spécifiquement dans une ses catégories génériques : la nouvelle. Pourquoi précisément ce genre dans le champ littéraire africain ? « Parce qu'avant tout, et selon le mot de Engel (1994 : 2) la nouvelle est mouvement. Elle est par excellence un genre qui répond aux attentes du moment, de l'urgence [...] ».

C'est dire alors que notre réflexion portant sur la contemporanéité (africaine, notamment), nul genre autre que la nouvelle ne pouvait mieux l'exprimer. Toutefois, l'objet de notre propos n'est pas de (re) définir la nouvelle contemporaine ou de discuter sa valeur littéraire.⁷ Il s'agit, principalement, et dans une perspective narratologique, de cerner dans la diégèse, au sens *genettien*, c'est-à-dire l'univers textuel, la prise en charge

⁷ Sur ces aspects, le lecteur pourra se référer au numéro spécial (N°111 de 1992) de la revue *Notre Librairie* consacré à la nouvelle.

des crises sociales par les nouvellistes africains et des solutions qu'ils suggèrent en filigrane.

De la *foultitude* de crises, évoquées plus haut, et que charrie, sans conteste, la nouvelle africaine, nous ne nous intéressons qu'à une triade de crises majeures qui constitue, en même temps, l'ossature de la présente réflexion, telle qu'indiquée en fin d'introduction. Tout acte d'énonciation n'étant point innocent, du point de vue narratologique, nous décèlerons, à travers les signes et les indices laissés dans les nouvelles, les suggestions de solution.

2. La crise environnementale

S'il a fallu attendre la crise environnementale, observée ces dernières décennies avec son corollaire de problèmes (réchauffement climatique, dérèglement climatique), pour remettre l'écologie au goût du jour, dans un Occident qui s'est industrialisé au mépris de l'environnement, il faut dire que la protection de la nature et le souci de préserver l'équilibre du milieu ont toujours été une préoccupation constante dans la plupart des sociétés africaines traditionnelles. Cela, dans la mesure où l'homme y vit en bonne entente avec la nature qu'il conçoit comme un des éléments. Il n'est rien sans la nature à laquelle sa survie est étroitement liée. Aussi y protégeait-on, par le biais des interdits (sacralisation, fétichisation), certaines espèces animales ou végétales, certains cours d'eaux. Les textes à effet de fiction du continent rendent bien compte de cette problématique environnementale et de cette conscience écologique. C'est effectivement ce que souligne Midiohouan⁸, quand il écrit :

L'artiste ou le créateur est un témoin ouvert aux courants de son temps, un témoin qui se charge d'exprimer la pensée de ses contemporains. On peut donc, à travers la production littéraire, cerner la philosophie qui fonde les rapports entre le négro-africain et son environnement, depuis le contexte traditionnel jusqu'à nos jours.

⁸ : « Le créateur négro-africain et l'environnement : de la contemplation à l'engagement », in *Mots Pluriels*, N°11, Revue en ligne : <https://motspluriels.arts.uwa.edu.au/MP1199gom.html> Consulté le 12/11/2022 à 4h 31.

C'est précisément autour de ces « rapports entre le négro-africain et son environnement », dont parle le critique béninois, que se noue et se dénoue l'intrigue des nouvelles : « L'Arbre fétiche » et « La Sibérienne de Zogona ». La crise environnementale est, pour ainsi dire, au cœur de de la nouvelle africaine contemporaine. Au-delà de sa thématisation, quelles solutions suggèrent les nouvellistes dont notre modernité pourrait s'inspirer pour faire face à la crise écologique, sans précédent, à laquelle elle est confrontée sans que les multiples COP ne trouvent de réponses appropriées ?

Sous cet angle, le premier récit rappelle, fort à propos, la relation, non point de domination mais presque de soumission, voire de vénération, que l'homme noir entretient avec la flore, en l'occurrence, ici, un arbre fétiche comme le laisse appréhender le titre transparent du texte de Pliya. Le point de vue (PDV) du narrateur extradiégétique hétérodiégétique est sans équivoque à ce sujet : « A la vue de l'arbre, on ressentait malgré soi une impression de vénération » (Pliya, 1971 : 11). L'articulation du récit avec les habitants d'Abomey (y compris les prisonniers réquisitionnés), qui refusent de s'associer à l'entreprise d'abattage de l'*iroko*, qu'ils considèrent comme un sacrilège, traduit bien ce rapport particulier que le négro-africain entretenait avec son biotope, et dont le commis d'administration, Paul Lanta, l'archétype de l'homme moderne, se moque plus à tort qu'à raison.

En outre, la chute de la nouvelle, telle qu'articulée avec la chute spectaculaire de l'*iroko* sacré sur le bûcheron Dossou (sourd aux conseils de Cossi, son apprenti, de ne pas abattre l'arbre), est une interpellation à peine voilée. Abattre un arbre trois fois centenaire est une vraie catastrophe environnementale, voire un crime. La tragédie de la fin du protagoniste (au-delà de sa mort spectaculaire, son corps est laissé à la merci des chacals !) a tout pour dissuader d'éventuels bûcherons, abatteurs d'arbres sacrés. Le narrateur est formel à ce propos :

Le gong funèbre résonnait comme un avertissement pour ceux qui tenteraient encore de commettre un pareil sacrilège. Finalement, le cadavre de Dossou fut jeté en pâture aux chacals et aux vautours. Pour les féticheurs, la

mort même ne peut suffire à payer le crime d'un déicide (Pliya, 1971 : 26).

En plus de l'horrible sort réservé au bûcheron-transgresseur, la fétichisation de l'*iroko*, « [...] c'est un arbre fétiche et [...] il y aurait un grave danger à s'y attaquer » (Pliya, 1971 : 13), qui explique et justifie la vénération, la peur des populations d'Abomey à abattre *iroko*, le *chlorophora excelsa*, en dépit des espèces sonnantes et trébuchantes, dans la nouvelle, peut constituer une proposition de solution à la crise environnementale. Il s'agit, en filigrane, de la protection des espèces végétales, et au-delà, par leur sacralisation. C'est ce que semble suggérer également « La Sibérienne de Zogona » qui rend aussi compte du rapport qu'on devait avoir avec la faune.

La sagesse ancestrale, plusieurs fois séculaire, recommande que l'étranger se conforme aux mœurs du milieu d'accueil. Mais, cet enseignement, la Sibérienne de la nouvelle de Go n'en a cure, elle agissait sans en tenir compte. Elle vivait et se comportait donc à Zogona au Burkina Faso comme si elle était dans sa Sibérie natale. Le titre antithétique de la nouvelle la « Sibérienne de Zogona » en rend bien compte.

A l'instar de l'arbre fétiche d'Abomey, dans la nouvelle béninoise, il est question dans la nouvelle burkinabè, non plus d'arbre, mais des silures de Bobo Dioulasso dont on connaît la réputation de la chair tendre et appétissante. Pour les soustraire de l'emprise prédatrice de l'homme, ces poissons ont été sacralisés, donc sacrés. Alors, il est formellement interdit aux habitants d'y toucher. Tuez-en un seul et le malheur vous foudroie, avait-on prévenu la nouvelle venue. Imbue de sa « raison raisonnée » comme Paul Lanta, « moderne jusqu'au bout des ongles », dans le récit précédent, qui n'avait que faire de ces « histoires de Nègre » ou encore Dossou, la Sibérienne défia l'interdit. Elle alla nuitamment prélever dans la rivière des silures qu'elle s'évertua à cuire pendant trois jours et trois nuits. Comme avec le bûcheron-transgresseur, les sanctions ne se firent pas attendre. Son père et sa mère moururent par noyade. Elle-même faillit périr dans un accident d'avion. Comparativement au bûcheron, elle s'en tira à bon compte en finissant manchot et unijambiste.

À son corps défendant, elle comprit un peu tard qu'on ne foule pas impunément l'interdiction des mystérieux silures qui vise, *in fine*, leur préservation en évitant, autant que faire se peut, leur exploitation incontrôlée et incontrôlable. Le conjoint de la Sibérienne le reconnaît sans ambages dans la diégèse : « Sans la protection dont ils jouissent, les silures auraient disparu depuis bien longtemps de la sous-région » (Go, 2009 : 148). C'est dire donc, avec le protagoniste de la « Sibérienne de Zogona », que les interdits, dans les sociétés traditionnelles africaines, cachent bien souvent des préoccupations environnementales. C'est le cas aussi dans « L'Arbre fétiche » de Pliya. L'avalanche de malheurs qui s'abat étrangement sur Dossou (mort tragique) et la Sibérienne (mort de ses parents, son curieux accident) a une portée didactique. Il s'agit de dissuader d'éventuels transgresseurs. Ce faisant, les nouvellistes semblent suggérer que face donc à la défiance de plus en plus manifeste des populations, à l'égard des lois modernes, le « système des interdits » des sociétés traditionnelles africaines, à travers la sacralisation ou la fétichisation des arbres et des animaux, pourrait être une alternative endogène à la protection environnementale. C'est ce que souligne aussi, *in fine*, Midiohouan⁹ :

[...] il faut noter l'impact des traditions qui font des éléments de l'environnement des divinités. La présence de divinités entraîne le respect de l'environnement : un monde plein de personnages sacrés ne peut être investi et exploité comme une chose sans maître. Aussi l'homme en usait-il sans anarchie, faisant ainsi de l'Afrique traditionnelle un monde de stabilité, d'équilibre environnemental [...]

La crise environnementale avec, par exemple, ses inondations sans précédent dans les pays du Sahel comme le Burkina Faso et le Niger qui a inspiré plus d'un prosateur (Sanoussi, *Ciel dégagé sur Ouaga*, Kantagba, « Une balle dans la main », etc.) n'est pas la seule

⁹ : « Le créateur négro-africain et l'environnement : de la contemplation à l'engagement », in *Mots Pluriels*, N°11, Revue en ligne : <https://motspluriels.arts.uwa.edu.au/MP1199gom.html> Consulté le 12/11/2022 à 4h 31.

problématique à laquelle font face les sociétés africaines actuelles. Il y a aussi la crise des valeurs morales.

3. La crise des valeurs morales

Dans les sociétés contemporaines africaines, la course effrénée pour la recherche des biens matériels, l'appât du gain facile ont pris le dessus sur les valeurs morales. La boutade de l'intellectuel et homme politique burkinabè, Laurent Bado, « La morale agonise au Faso », pourrait tout aussi bien s'appliquer au reste du continent. Plus que jamais, c'est la monnaie qui régente désormais les rapports sociaux et ce qu'on est se mesure, désormais, à ce qu'on a. Alors, des détournements de deniers publics à la corruption en passant par les sacrifices humains, etc. tous les moyens sont bons pour s'enrichir et « compter » ainsi dans la société. « La fin justifie les moyens », tel semble être le nouveau crédo en Afrique. Cela au point que l'homme n'hésite plus à sacrifier son prochain sur l'autel de ses ambitions. Bazié (2002 : 31-32) écrit fort à propos dans sa nouvelle, « La Mort du Timboani » :

La psychose de la richesse matérielle a empoisonné notre modernité. Des mythomanes incitaient chaque jour à des forfaitures. Aveuglés par la perspective de la majesté, certains se sont surpris à manger des excréments, à enterrer des bourrins, à découvrir l'intimité des démentes, à s'accoupler avec des animaux au plus profond de la nuit. Des vizirs, pour le devenir, ont offert aux démons des sacrifices humains. [...] Les gens le faisaient sans scrupules, pour la noura [le festin, la sinécure, l'aisance matérielle]. Après tout, la honte, dit-on, n'a pas de tombeau. De ce principe, les citoyens avaient fait une religion.

Les candidats à une ascension sociale fulgurante n'hésitent donc plus à passer des pactes, même avec le diable, et à sacrifier des vies humaines. Les crimes rituels, corollaires de cette crise des valeurs morales, sont donc devenus si légion, ces dernières décennies en Afrique au point de devenir un véritable fléau social dont les journalistes, mais aussi les nouvellistes, témoins de leur société, rendent régulièrement compte dans

leurs articles et/ou récits. La crise des valeurs morales, dans la nouvelle africaine, se décline sous plusieurs traits comme non-respect de la parole donnée, incivisme, détournement de deniers publics, corruption, sacrifice humain, entre autres.

Ainsi, nous aurions pu évoquer cette crise de valeurs morales qui conduit le camarade Kali Tchikati de *Jazz et vin de palme* de Dongola à défier ouvertement son oncle ainsi que les anciens dont il est le porte-parole, et qui lui vaut son étonnante et dialectique déchéance : « - Mon cher Kuvezo, tu as devant toi quelqu'un qui va bientôt mourir : j'ai été ensorcelé par mon oncle paternel », (p. 16). Nous aurions pu, dans la même dynamique, évoquer cette crise des valeurs qui amène le député de *Tribaliques* à prêcher l'évangile de l'émancipation féminine dans le champ public et à agir contre dans le champ familial. Mais l'enjeu, ici, est de nous focaliser sur les sacrifices humains à des fins d'ascension sociale fulgurante qui, nous semble-t-il, constituent le point culminant de cette crise des valeurs morales. *L'Echange d'une vie contre la fortune* et « Dieu n'aime pas les salauds » traitent bien de ces crimes exécrables. Quelles propositions suggèrent-elles ?

Dans la nouvelle de Tapsoba, c'est l'extrême pauvreté qui conduit un des protagonistes de la nouvelle, en l'occurrence Koudgou, à tourner le dos à la morale et à vouloir être plein aux as, ici et maintenant. Il est difficile, voire impossible, de ramener à la raison un homme convaincu que la gloire se nourrit de larmes. Aussi les multiples tentatives de Kambi de raisonner son ami restèrent-elles vaines. Koudgou avait décidé : il ne cultivera ni ne récoltera, mais trouvera un moyen de bien vivre sans avoir à s'échiner à cultiver un champ. Son heure sonna, le jour où allant au marché, il tomba sur un étrange personnage en tenue traditionnelle, accroupi sous un baobab qui, moyennant la tête et les testicules d'un albinos, lui promit de réaliser son rêve : le rendre riche. Le jeune homme, pour qui seule la fin justifiait les moyens, s'exécuta :

Koudgou se dirigea vers des buissons. De petits écoliers passaient par là pour rentrer chez eux. Il appela un petit albinos de sept ans environ qui vint vers lui.

- Mon petit, s'il te plaît, regarde sous cet arbre, ma gourde y est accrochée, prends-la pour moi.
[...] L'enfant obéit. Lorsque l'enfant fut sous l'arbre, Koudgou le prit par surprise, lui serra fort le cou et l'étrangla. Il enleva la tête puis les testicules de l'enfant et se dirigea vers la cachette du mystérieux homme sous le baobab (Tapsoba, 2003: 11-12).

La séquence ci-dessus où le candidat à l'ascension sociale fulgurante sacrifie un innocent albinos, sans le moindre scrupule, sur l'autel de ses ambitions, illustre, plus que tout, cette crise des valeurs morales dans les sociétés contemporaines où tout ce qui semble compter c'est être « quelqu'un ». Une fois, le crime commis, Koudgou rejoignit son étrange « marabout » qui scella le pacte ainsi que le suggère le passage ci-après : « Il [le marabout] l'accueillit et le fit entrer dans sa case à sacrifices [...] », (Tapsoba, 2003: 14). Après le rituel sacrificiel avec les testicules de l'enfant albinos, Koudgou devint riche. Il s'acheta une très belle maison, une voiture de luxe. Il se maria, par la même occasion.

Ainsi présenté, la fortune de Koudgou relève du pacte qu'il a lié. C'est une vue partielle, et donc nécessairement partielle. Lorsqu'on considère l'ensemble de l'architecture textuelle, c'est un leurre. En effet, d'autres indices laissés dans la suite du récit, à travers ce que Genette (1972) nomme les scènes (dialoguées) et les pauses (descriptives), laissent entrevoir qu'en réalité deux catégories de crimes, qui n'ont rien de magiques, ont concouru à l'enrichissement extraordinaire de Koudgou. C'est l'exploitation, voire la surexploitation de ses semblables. Il ne manquait jamais une occasion pour en tirer le maximum de profit comme il le confessait sans gêne à son ami Kambi dans les scènes ci-après : « Que ce soit au prix des pleurs d'une mère, je jure qu'un jour je serai riche », (Tapsoba, 2003 : 9) ; « Tu sais bien que le malheur des uns fait le bonheur des autres », (Tapsoba, 2003: 9) ; « Pour moi Koudgou seul compte le résultat : que tu le veuilles ou pas, tu verras, je terminerai riche », (Tapsoba, 2003 : 11). Sous ce prisme, le rituel sacrificiel de l'enfant albinos semble n'être qu'une espèce de test psychologique destiné à le « blinder » psychologiquement. Une fois la barrière morale

franchie, plus rien ne pouvait l'arrêter dans sa course effrénée à la richesse.

La deuxième catégorie de crime, qui permit à Koungou de se hisser à la tête d'une fortune pyramidale, est la corruption. Il était passé maître dans l'art de contourner les règles. La pause descriptive, dans les scènes suivantes, le décline, justement, comme un personnage sans foi ni loi. Un jour que son ami attirait son attention sur les risques qu'il encourait, il lui répondit : « - Ok, tant pis pour toi ! [...] Et puis, n'oublie pas que...pour la police...je peux la corrompre facilement...Sache que quand tu as l'argent, le monde est à tes pieds ! », (Tapsoba, 2003 : 11).

Le cas le plus criard de corruption, dans la diégèse, intervint lorsqu'il fut interpellé et arrêté par la police pour le meurtre du jeune albinos. Il proposa la somme de quatre millions de francs à l'adjudant-chef, commis à la tâche, et cent mille francs à chacun de ses sergents. La scène entre les deux hommes dévoile le corrupteur qu'il est :

- Mon ami, tu crois pouvoir me convaincre avec une somme de 4 millions de francs seulement ?
- Non chef, je ne veux pas vous corrompre, je suis seulement prêt à tout donner en échange de ma liberté.
- Sais-tu que tu es en train d'aggraver ta situation ? La corruption est interdite !
- Chef, s'il vous plaît, aidez-moi, aider n'est pas corrompre ! (Tapsoba, 2003 :16)

L'adjudant-chef, comme beaucoup d'agents publics avant lui, se laissa corrompre et le laissa s'échapper. C'est donc ainsi qu'il se tirait d'affaires jusqu'au jour où tout ce qu'il avait édifié, par la ruse, l'exploitation et la corruption, fondit comme beurre de karité au soleil.

Il en est de même de Djougouman, dans la nouvelle de Dao, dont l'ascension sociale et politique spectaculaire semble, à première vue, liée aux sacrifices rituels (2000 : 54) commis, en son nom et pour lui, par son ami Bourama. A l'instar de la nouvelle précédente, la suite du récit suggère que la véritable explication de son élection est à rechercher dans l'immoralité du personnage qu'aucun scrupule n'arrête dans sa quête de

pouvoir et de gloire. Son portrait moral, qui transparait dans la pause descriptive ci-dessous, est effectivement des plus dépréciatifs :

[...] Djougouman le Mauvais, le sale type, le c... malcauseur et gonflé [...] Djougouman était ainsi fait que personne ne comptait pour lui, à part sa petite personne qui, de fait, était immense, basse sur pattes, pustuleuse du visage, malodorante d'haleine et de corps [...] il voulait monter vite et atteindre le sommet (2000 : 53).

Selon la narratrice intradiégétique homodiégétique, c'est un être de ce qu'il y a de plus immoral : sale type, arrogant, égoïste. Du reste, c'est lui que le qualificatif de « salaud », dont il est question dans le titre de la nouvelle, qualifie. Ambitieux et rusé, il s'est fait sien l'adage qui veut que le caillou se mêle au haricot pour avoir de l'huile. C'est ainsi qu'il fit une alliance de circonstance avec Bourama, un brave homme « sans histoires », aimé par les habitants pour en faire en quelque sorte son « directeur de campagne ». Celui-ci lui servit de caution morale. Mieux, il sillonna et mobilisa les électeurs de la région des Marigots à sa cause. Il usa, non seulement de ses moyens, certes modestes, mais aussi de ses relations :

Bourama se mit donc au travail ! Il 'entra partout' pour lui [...] Usant de ses relations et aussi de ses moyens, qu'il avait plutôt modestes, Bourama ouvrit également pour Djougouman les portes de toutes les grandes familles et de toutes les personnes influentes de la région, les grandes dames surtout. Il fit tant et si bien que Djougouman fut élu député (Dao, 2000 : 54).

Comme on peut l'appréhender, à travers les indices ci-dessus (recours au très populaire Bourama, aux grandes familles, aux « influenceurs », aux grandes dames de la région), la réussite aux législatives de Djougouman repose plus sur des ressorts rationnels que magiques. En suggérant des explications rationnelles à l'ascension sociale, a priori magique, des *pactisants* diaboliques, les nouvellistes démystifient les sacrifices humains et donc les découragent.

Au-delà, et à travers le châtimeut exemplaire réservé à tous les protagonistes des récits qui ont voulu s'enrichir en tournant le dos à la morale, en sacrifiant leurs semblables, Koudgou (maladie incurable, abandon par sa femme, mort dans la pauvreté et la solitude) et Djougouman (fin difficile de la législature, perte d'argent, accident de circulation, migraines inexplicables, incendie de sa maison, non-réélection, retour à la pauvreté), les nouvellistes préconisent, tacitement, la prise en compte des valeurs morales cardinales que sont le caractère sacré de la vie, la dignité humaine, le travail ; piliers des sociétés humaines, et sans lesquelles toute réussite, tout développement durable semblent un leurre. Une réussite basée sur la corruption, le mensonge, la ruse et la manipulation ne peut perdurer. Comme dit l'adage, la tromperie, si elle a fait dîner, ne fera pas souper. La crise sécuritaire constitue le troisième et dernier volet de la triade de crises dans la nouvelle africaine et qui intéresse la présente réflexion.

4. La crise sécuritaire

Relativement à la crise, nous faisons nôtre, mais à l'échelle continentale, le propos de Dakouo (2019), lors de la Foire internationale du livre de Ouagadougou :

A l'heure où notre pays traverse une crise d'une ampleur inédite où la remise en cause des valeurs communes est si profonde que l'intégrité territoriale s'en trouve menacée, il s'avère nécessaire d'interpeller la littérature, et d'une manière générale les œuvres artistiques, sur leur capacité à apporter, sinon des solutions, du moins des pistes de réflexions qui pourraient conduire à des propositions de solutions.

En fait de crise sécuritaire, nous faisons allusion, essentiellement, à l'hydre terroriste au Sahel avec son lot de familles endeuillées et de ses « reflets » dans quelques nouvelles qu'elle a inspirées ces dernières années : « Au Sahel », « Bouktou », « L'Avenue Panafrica » et « Las Basmal ». Le paratexte auctorial de *la Triade de sang*, qui regroupe les trois nouvelles, ci-dessus, de Konaté (2017 : 3), en rend bien compte :

Cette œuvre s'inspire de la réalité brûlante de la menace terroriste [...] Chaque jour a son cortège d'attentats

meurtriers, abondamment relayés par les médias du monde entier. Trop de victimes, trop de familles affectées, et beaucoup de sang versé sur l'autel djihadiste. En pareille circonstance, la plume elle-même hésite à tremper dans le sang pour rendre compte de cette tragédie du monde contemporain.

Dans les deux nouvelles, objet de notre propos, les attaques terroristes ont lieu dans deux villes de la sous-région ouest-africaine qui font face au défi sécuritaire depuis quelques années, et que cache mal la technique de brouillage de l'auteur. Bouktou ne renvoie-t-il pas à Tombouctou par le phénomène de l'aphérèse ? L'allusion aux « tombeaux des 333 saints » (Konaté, 2017 : 15) trahit cette ville malienne qui est désignée également, par périphrase, « ville aux 333 saints ». Quant à « L'avenue Panafrica », elle renvoie à l'une des plus belles avenues de la capitale burkinabè, à savoir l'Avenue Kwame Nkrumah ainsi que le dévoile la pause descriptive ci-après :

L'Avenue Panafrica, du nom de ce chantre de l'unité africaine des années des indépendances sur le continent [...] Elle est bien belle cette avenue : les trottoirs sont beaux, les immeubles scintillants, les hôtels fascinants, les vitrines alléchantes, et le commerce est bien florissant. De bruyantes salles de jeux et de somptueuses boîtes de nuit alternent avec de puissants groupes bancaires et des restaurants huppés... (Konaté, 2017 : 54).

Les attaques terroristes, qui ont endeuillé ces deux villes, constituent la trame des deux récits dont l'écriture est d'une rare violence, à l'image de l'« acte djihadiste » lui-même. Cet extrait de la nouvelle « Bouktou » l'illustre :

Ratatatatata... Il vida son chargeur dans un bruit infernal, assourdissant, et arrosa l'intérieur de la chambre de projectiles de feu. Le rideau, criblé de trous, céda, tombant par petits morceaux sur le sol. Une odeur âcre de poudre envahit la maison [...] Ce qui restait de Bouktou était une tragédie inracontable. Il y eut beaucoup de morts, il y eut beaucoup de blessés. Le sable fin, après avoir sucé avidement le sang des victimes, semblait en avoir vomi des

caillots. Des maisons, tout en flammes, saluaient tristement le soleil, pendant que des corps sans vie des humains se mêlaient aux carcasses d'animaux. Un tas de croute noirâtre s'était amassé au sol d'où pointaient les ossements et les crânes enfumés de pauvres combattants brûlés vifs (Konaté, 2017 : 39-41).

Cette violence terroriste insoutenable, dont rend fort bien compte le style tout aussi violent de « Bouktou » que traduit l'onomatopée (*Ratatatatata*) mais aussi et surtout tout le champ lexical de la violence (« bruit infernal », « flammes », « crânes enfumés », combattants brûlés vifs »), se retrouve aussi dans « L'Avenue Panafrica » comme peut en témoigner la description macabre ci-dessous :

Brusquement, les yeux vitreux des clients dans les maquis virent au rouge vif quand, une seconde après, une salve de kalachnikov mitraille le café le plus célèbre de l'avenue. Une arme à pompe balance des projectiles, et les vitres volent en éclats, suivis de fracas de verres, de tasses et de lampes de néon. Le sang gicle. Les murs, les tables, le carrelage sont éclaboussés. Tout d'un coup, l'odeur aigre-douce du sang se mêle à la fumée âcre émanant du café en flammes. Terrorisés, quelques survivants du carnage se précipitent dans la rue. C'est le sauve-qui-peut ! (Konaté, 2017 : 56)

Au-delà de dénoncer, ainsi violemment, l'insécurité liée au terrorisme, le nouvelliste, par le biais des protagonistes des récits, décline les motivations sous-jacentes à l'action terroriste. Ce faisant, il suggère, en même temps, les solutions pour endiguer le mal. Les causes du terrorisme transparaissent dans les monologues et dialogues d'Al-Nibal qui figure le prototype du terroriste victime des contingences que rapporte le narrateur extradiégétique hétérodiégétique.

Al-Nibal est certes son nom de code. Qu'a-t-il vraiment à se reprocher ? La chance de trouver un emploi ne lui avait jamais souri de la vie. Il avait usé ses semelles sur le chemin de l'Office de l'emploi. Il avait tapé à plusieurs portes qui s'étaient immédiatement refermées après qu'on

lui eut demandé l'objet de sa visite. Les annonces d'emploi ? Juste pour distraire l'opinion, les préposés étaient connus d'avance. Chacun avait son mentor. Les particuliers, eux, préféraient embaucher les membres de leurs familles proches ou éloignées pour éviter les problèmes avec la sécurité sociale (Konaté, 2017 : 48).

Dans la même veine, le narrateur extradiégétique hétérodiégétique continue de décliner les causes du terrorisme selon le point de vue d'Al-Nibal :

Il soliloquait au milieu de la rue : C'est le système qui nous tue. L'égoïsme est monnaie courante. Les hommes sont devenus durs de cœur. Il n'y a plus de travail, plus de solidarité. Babylon system, du moins l'Occident, est la cause de tous nos malheurs [...] Nous combattons toujours Babylon, son système et ses valeurs, tant que la toile mafieuse et pernicieuse qu'elle a tissée dans le monde ne sera pas détruite (Konaté, 2017 : 52-54).

Le désœuvrement de la jeunesse, lié au chômage consécutif parfois au clientélisme, au favoritisme, l'individualisme exacerbé, l'absence ou la faible présence de l'Etat (le système), mais aussi l'omniprésence de *Babylon*, métaphore de l'Occident, et de son système mafieux sont, à l'analyse des passages ci-dessus, les causes du terrorisme. En exposant, ainsi, ces problèmes sur la place publique, les nouvellistes ne suggèrent-ils pas des solutions à la société, dans son ensemble, pour venir à bout de l'hydre et relever le défi sécuritaire en Afrique, et plus singulièrement au Sahel ?

Conclusion

L'objectif de cette étude a été de montrer que la nouvelle, à l'instar des autres catégories génériques dans le champ littéraire africain, prend bien en charge les problématiques nouvelles auxquelles le continent fait face. Au nombre de ces enjeux du monde contemporain, que le genre met en discours, il y a la problématique environnementale, la crise des valeurs

morales et le défi sécuritaire, notamment au Sahel, avec la menace terroriste.

Au-delà de la simple thématization, et du plaisir esthétique inhérent à tout texte littéraire, les nouvellistes font œuvre utile en suggérant des solutions qui mériteraient expérimentation. Recours au « système des interdits » des sociétés traditionnelles comme alternative à la protection environnementale, retour aux valeurs morales, seul gage d'un développement durable, règlement des fondements du terrorisme à la source (chômage, pauvreté, injustice sociale, etc.) sont là quelques éléments de réponse à la triade de crises de notre propos.

Références

- Bado, K. L. (2014), *Mon expérience politique*, Ouagadougou : Ziti Imprimerie.
- Bazié, J. P. (2012). « La Silhouette du charlatan » in *Crachin de Rissiam*, Ottawa, Le Nordir, pp. 53-58.
- Césaire, A. (1959). « L'Homme de culture et ses responsabilités », in *Présence Africaine*, Nouvelle série, N°. 24/25, Deuxième congrès des écrivains et artistes noirs (Rome : 26 mars-1er avril 1959), Paris, pp. 116-122
- Chevrier, J. (2002). *Anthologie africaine, vol. I, Roman et nouvelle*, Paris, Hatier International, collection « Monde noir ».
- Dakouo, Y. (2011). *Émergence des pratiques littéraires modernes en Afrique francophone : La construction de l'espace littéraire du Burkina Faso*, Ouagadougou, Harmattan Burkina.
- Dao, B. (2000). « Dieu n'aime pas les salauds », in *La Femme de diable et autres histoires*, Ouagadougou, Découvertes du Burkina, pp. 35-61.
- Dongala, E. (2009). « L'Étonnante et dialectique déchéance du camarade Kali Tchikati » in *Jazz et vin de palme*, Alger, Terres solidaires, pp. 9-42.
- Engel, V. (1994). « Liminaires », in *Le Genre de la nouvelle dans le monde francophone au tournant du XXI^e siècle*, Actes du

- colloque de l'année nouvelle à Louvain-la-Neuve (dir. ENGEL Vincent), Paris : Phi, pp. 1-2.
- Genette, G. (1972). *Figures III*, Paris, Seuil.
- Go, I. (2009). « La Sibérienne de Zogona », in *Les Murmures de la nuit*, Ouagadougou : Edicom. pp. 141-148.
- Go, I. (2014). *Poétique et esthétique magiques*, Ouagadougou : Harmattan Burkina.
- Kangni, A. (1994). « La Nouvelle dans le champ littéraire maghrébin », in *Le Genre de la nouvelle dans le monde francophone au tournant du XXI^e siècle*, Actes du colloque de l'année nouvelle à Louvain-la-Neuve (dir. ENGEL Vincent), Paris: Phi, pp. 1-5.
- Kantagba, L. A. (2012). « Une balle dans la main » in *La Femme du président et autres histoires*, Ouagadougou : Descendues du Ciel, pp. 11-16.
- Konaté, D. (2017). « Bouktou », « L'Avenue Panafrica » », in *La Triade de sang*, Ouagadougou, Icrallivres. pp. 13-44, pp. 45-66.
- Lopès, H. (1971). « Monsieur le Député », in *Tribaliques*, Yaoundé, Clé. pp. 51-62.
- Ossito, G. M. (1991). « Le créateur négro-africain et l'environnement : de la contemplation à l'engagement », in *Mots Pluriels*, N° 11, Revue en ligne. <https://motspluriels.arts.uwa.edu.Au/MP1199gom.html>. Consulté le 12/11/2022 à 4h 31.
- Ouattara, V. (2013). *Les Secrets des sorciers noirs*, Paris, Publibook.
- Pliya, J. (1971). « L'Arbre fétiche », in *L'Arbre fétiche*, Yaoundé ; Clé, pp. 5-24.
- Sanoussi, H. (2013). *Ciel dégagé sur Ouaga*, Ouagadougou : Harmattan Burkina.
- Sartre, J. P. (1948). *Situations 2*, Paris, Gallimard.
- Tapsoba, T. (2003). *L'Échange d'une vie contre la fortune*, Donsin : Nouvelle édition villageoise de Donsin.